



Réponse à Monsieur le Général AYMERICH

La conquête du Cameroun

(Discours du Colonel DESTELLE)

Mon Général,

C'est une bien douce satisfaction pour votre grand ancien de St-Cyr et votre vieux compagnon d'armes d'avoir l'honneur de vous souhaiter, aujourd'hui, la bienvenue dans notre Compagnie.

Vous y avez été précédé par la renommée que vous ont acquise une carrière des plus brillantes et la conquête du Cameroun allemand.

Votre nom est désormais inscrit dans l'histoire, à la suite de ceux de ces vaillants pionniers qui ont conquis à la France son domaine colonial et porté sur tous les points du globe les bienfaits de notre civilisation.

Nous devons ajouter et proclamer bien haut que, fidèles aux nobles traditions de notre race, ces conquérants, répugnant à la manière brutale, furent plutôt des pacificateurs humains, en même temps que des organisateurs de premier ordre. Ces qualités, bien françaises, vous les possédez au plus haut degré; elles ont fait votre force et contribué à vos succès.

Dans le discours si intéressant que vous venez de prononcer, vous avez cité de nombreux exemples de l'attachement sincère et profond à notre pays, des peuplades de l'Afrique et de leur loyalisme. Il en est de même dans toutes nos colonies. Aussi, au jour du danger, lorsque la France a fait appel au dévouement de ses enfants d'adoption, pour la défense de son sol, tous ont répondu avec un empressement des plus touchants.

C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de nos méthodes de colonisation et la meilleure réponse à opposer

aux critiques injustes formulées contre elles par des esprits chagrins ou mal intentionnés.

Les calomnies et la campagne violente menée contre les troupes noires sont une preuve éclatante de leur valeur et de la crainte qu'elles inspirent à nos ennemis.

Ouvrons ici une parenthèse pour associer à l'œuvre de nos grands chefs coloniaux, celle de nos vaillants missionnaires.

Ces modestes apôtres de la foi, en propageant la sublime doctrine du Christ, le plus pur des socialismes, n'ont-ils pas été les ouvriers de la première heure? Après avoir ouvert la voie à nos colonisateurs, ils restent encore, pour eux des auxiliaires précieux et dévoués; nous leur devons bien ce faible hommage.

Et maintenant, permettez-moi, mon Général, de rappeler rapidement les étapes principales de votre carrière. Connaissant votre extrême modestie, je m'efforcerai de ne pas la soumettre à une trop rude épreuve.

Sorti de St-Cyr en 1878, vous débutez dans l'armée métropolitaine et vous prenez part à l'expédition de Tunisie (1883-85). Ce fut là, sans doute, que se dessina votre vocation et que vous avez pris goût à la vie d'aventures.

En 1875, vous passez dans l'armée coloniale où votre nature ardente va trouver sa voie. Dès lors, vous êtes pris par le mouvement et, sans répit, vous participez à toutes les expéditions coloniales.

Au Tonkin (1885-87), blessé deux fois, vous recevez la croix des braves pour faits de guerre.

Au Dahoméy (1892-97).

Comme chef de bataillon, vous dirigez avec habileté les opérations au Baoulé (1899-1901) et vous obtenez la croix d'officier de la Légion d'honneur et le grade de lieutenant-colonel.

De 1903 à 1905, vous commandez les vastes territoires du Niger et vous êtes promu colonel.

Nommé général de brigade en 1912, on vous confie le commandement supérieur des troupes de l'Afrique Equatoriale, que vous exercez encore lorsque la guerre avec l'Allemagne éclata brusquement (1914).

Vous demandez à rentrer en France pour y prendre part, mais le ministre de la guerre vous maintient à votre poste et il vous confie l'importante mission de diriger les opéra-

tions militaires contre la colonie allemande du Camérout.

Dès votre arrivée en Afrique Equatoriale, en chef prévoyant, le premier de vos actes avait été de dresser un plan de défense des vastes territoires placés sous votre commandement.

Les moyens d'action dont vous disposiez, vous paraissant insuffisants pour faire face à toutes les éventualités, vous aviez adressé des demandes pressantes à la Métropole pour qu'on les complétât au plutôt. Mais on vous donna satisfaction incomplètement et avec une extrême lenteur, en sorte que lorsque la guerre éclata, vous vous trouviez encore dans une situation des plus précaires.

D'autre part, les préoccupations de la défense nationale absorbant toute l'attention de nos gouvernants, vous ne pouviez compter que sur vos seules ressources.

Vous voilà, dès lors, aux prises avec des difficultés à peu près insurmontables mais, pour vous, le mot impossible n'est pas français et un chef de votre valeur et de votre trempe ne doute jamais du succès.

Vous ne possédez ni le personnel ni l'armement, ni le matériel militaire nécessaires pour mener à bien une guerre de longue durée, dans un pays inconnu, à travers des espaces immenses, dépourvus de voies de communications, couverts de forêts vierges et de marécages.

Chaque progrès vous éloigne davantage de votre base et la frêle ligne de communications qui relie vos colonnes s'allonge indéfiniment, exposée à toutes les entreprises de l'adversaire.

Pendant plus de dix-huit mois, à des milliers de lieues de la mère Patrie, sans espoir d'être secourus, vous et votre poignée de braves avez lutté, avec un courage et une énergie indomptables, contre un ennemi, parfaitement organisé, supérieur en nombre et tenace, surmontant tous les obstacles naturels et ceux qu'une organisation savante semait sur votre route.

A ces difficultés matérielles, s'ajoutaient les souffrances causées par l'action déprimante d'un climat meurtrier et par les privations de toutes sortes dont une des plus cruelles était certainement le manque de nouvelles de la Patrie et de la famille.

Néanmoins, tous, gradés et humbles soldats, européens et indigènes, fraternisant dans le danger, avec une émulation et une abnégation admirables, suivaient, aveuglé-

ment et sans un regard en arrière, leur chef intrépide qui pouvait tout leur demander et exiger d'eux, parce qu'il leur donnait l'exemple et qu'il possédait leur confiance et leur affection.

Et, pendant que s'accomplissaient ces prodiges de vaillance, combien peu, en France, pensaient à ces braves gens qui luttèrent, en enfants perdus, au-delà des mers, car l'attention de tous était concentrée vers nos frontières où se jouait le sort de la Patrie.

Tant d'efforts persévérants, tant de sacrifices devaient être récompensés et, le 20 février, vous pouviez annoncer au gouvernement, avec une fierté bien légitime, qu'il ne restait plus un seul ennemi dans le Caméroun conquis.

Emouvante et grandiose épopée, digne des héros de l'antiquité. Tout commentaire serait superflu et, résumant notre pensée, contentons-nous de dire, simplement, que, tous, vous aviez bien mérité de la Patrie.

Les troupes noires venaient de donner une preuve éclatante de leur valeur et de leur loyalisme. Ces humbles tirailleurs, soldats improvisés de la veille, avaient accompli leur devoir avec une fidélité, une abnégation et un courage au-dessus de tout éloge, sacrifiant leur vie à notre cause, sans autre ambition que celle d'égaliser en vaillance leurs frères d'armes français.

La conquête étant terminée, vous espériez rentrer en France pour y combattre, mais la confiance du gouvernement vous maintint, malgré vous, au Caméroun, en qualité de commissaire, chargé de l'organisation des territoires conquis.

Vous allez vous trouver en face de difficultés de gouvernement et d'administration des plus complexes. Vos nouvelles fonctions nécessitent des connaissances spéciales et variées et un personnel technique important que vous devez trouver sur place, car le gouvernement vous a déclaré, à maintes reprises: «N'oubliez pas que nous sommes en guerre; que nous avons besoin, dans la Métropole, de toutes nos ressources; ne nous demandez rien; vous pouvez disposer, à votre gré, de tous les éléments compris dans votre troupe d'occupation». On eût pu dire plus simplement: «Débrouillez-vous».

La perspective n'était pas très séduisante et il y avait bien de quoi rebuter moins courageux que vous, mais

ne vous attardant pas à ces considérations secondaires et vous mettant hardiment à l'œuvre, avec votre ardeur coutumière, vous déployez, dans l'accomplissement de votre mission délicate, la même maîtrise et la même habileté que dans la conduite des opérations militaires et vous sortez victorieux de cette nouvelle épreuve.

Vous avez été admirablement secondé par vos chefs de services improvisés, choisis parmi les combattants de la veille, lesquels, sous votre direction éclairée, se montrèrent tous à la hauteur de leur tâche.

C'est là un bel exemple de la facilité d'adaptation de notre soldat colonial aux situations les plus diverses, qu'il doit aux brillantes traditions de l'arme et aux conditions particulières de son existence qui le mettent constamment en face de situations imprévues et lui permettent d'acquérir une expérience précoce et développent en lui, au plus haut degré, l'esprit d'initiative.

Votre œuvre est achevée et, en octobre 1916, le ministre, faisant droit à vos demandes réitérées, vous envoie, comme successeur, le gouverneur Fourneau, et il vous permet d'aller prendre votre place aux armées de France où vous commandez brillamment une division coloniale. Vous aviez été promu général de division en 1915. Vous recevez la croix de commandeur en 1917, et en 1920, vous êtes élevé à la dignité de grand officier.

La même année, l'inexorable limite d'âge vous atteint, en pleine vigueur physique et intellectuelle, mettant fin, brusquement, à une carrière des mieux remplies.

L'heure de la retraite a sonné mais, si, malheureusement, elle prive l'armée de vos éminents services et de votre expérience, vous pouvez encore vous rendre utile à votre pays en contribuant, par votre parole autorisée et vos écrits, à faire mieux connaître nos colonies, trop ignorées par la généralité des Français.

Votre carrière, si mouvementée et l'importance des situations que vous avez occupées, vous ont permis de faire une ample moisson de souvenirs et de recueillir de nombreux documents qui méritent d'être livrés à la publicité.

Je citerai ici, parce que j'ai eu la bonne fortune de le lire, l'historique, encore inédit, de votre campagne du Caméroutin qui porte le titre, bien modeste, de « Récits de guerre ».

C'est cependant un ouvrage important, très documenté et qui contient des enseignements précieux au sujet de la préparation et de la conduite des expéditions coloniales. C'est en outre de la bonne et belle littérature militaire. Ecrit d'une plume alerte et dans un style ferme, net et concis, vous y exposez les faits, simplement, sans mots, ni phrases inutiles, avec une modestie, une franchise et un souci constant de la vérité qui sont les traits saillants de votre caractère.

On commence à se rendre compte, en France, de l'importance et de la valeur de nos colonies et de la nécessité de faire une propagande active pour les faire mieux connaître.

La Ligne Maritime et Coloniale a pris la tête de ce mouvement et les résultats déjà obtenus sont des plus encourageants. Elle a su intéresser à son œuvre notre ardente jeunesse. Dans toutes nos écoles, il faudrait faire une large part à l'étude de nos colonies.

Il importe que tous ceux qui sont qualifiés pour les faire connaître prêtent leur concours à cette œuvre nationale.

L'Académie du Var ne saurait s'en désintéresser, aussi, mon Général, en consentant à devenir notre collaborateur, comblez-vous tous nos vœux. Vous nous apportez, en effet, le précieux concours de votre expérience et un bagage important de documents inédits qui nous font espérer, pour nos réunions futures, des communications du plus haut intérêt.

Mon Général,

L'Académie du Var vous ouvre largement ses portes.
Soyez le bienvenu!

Colonel DESTELLE.

15 mars 1923.

